



REVUE DE PRESSE

LOST IN STOCKHOLM

EXPÉRIENCE #3

DE FABRICE MELQUIOT

COMMANDE D'ÉCRITURE DU STUDIO | ESCA

DU JEUDI 27 FÉVRIER AU DIMANCHE 23 MARS 2025



Mise en scène et scénographie Paul Desveaux

Assistante à la mise en scène Lucie Baumann / Chorégraphie Jean-Marc Hoolbecq

Lumières Laurent Schneegans / Costumes Philippine Lefèvre

Musique Emmanuel Derlon / Construction de décors Les Ateliers du spectacle

Avec Johmereena Baro, Valentin Campagne, Maïa Laiter, Anne Le Guernec, Omar Mounir Alaoui, en alternance avec Ilan Benattar, Côme Paillard, Maéva Pinto Lopes, Rosa Pradinas, Simon Rodrigues Pereira et Alexis Ruotolo



Fabrice Melquiot et Paul Desveaux entourés des interprètes de *Lost in Stockholm*.

LOST IN STOCKHOLM

Fin novembre, *Théâtre(s)* a pu assister aux répétitions de *Lost in Stockholm*, une création de Paul Desveaux avec les apprentis du Studio – ESCA d'Asnières, sur un texte écrit pour eux par Fabrice Melquiot.

PAR TIPHAIN LE ROY

PHOTOGRAPHIES DE LÉO KELER/HORS FORMAT



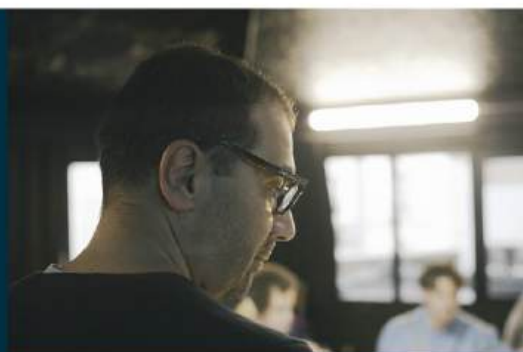


Photo du haut : échanges autour du texte avec Ilan Benattar, Rosa Pradinas, Anne Le Guernec et Simon Rodrigues Pereira.

Dans les locaux du Studio – ESCA (École supérieure de comédiens et de comédiennes par l'alternance), à Asnières-sur-Seine (Hauts-de-Seine), l'ambiance est studieuse autant que joyeuse en ce lundi de fin novembre. Une dizaine de comédiens et comédiennes, pour la plupart encore en formation, s'appêtent à se livrer à une lecture intégrale de la pièce que Fabrice Melquiot leur a écrite. Cette lecture a lieu dans une salle de travail de l'école, attenante au théâtre, en la présence de l'auteur et du metteur en scène, Paul Desveaux. La journée est un peu particulière, déjà par la présence de l'auteur, qui ensuite laissera sa pièce, *Lost in Stockholm*, s'éprouver sur les planches pendant les deux mois de répétitions avant la création du spectacle le 27 février. Mais elle est aussi spéciale car elle signe le tout début des répétitions par une séance de lecture à la table. Si ce temps de travail n'est pas le plus

Photo du haut : le metteur en scène et codirecteur de l'ESCA, Paul Desveaux.

spectaculaire du processus de création, il est profondément fondateur de ce que l'équipe mettra en place par la suite.

Avant de commencer la lecture du texte d'une centaine de pages A4 imprimées recto verso, Paul Desveaux exprime quelques intentions au sujet de la scénographie qu'il réalisera et dont il souhaite qu'elle ait un aspect « théâtral et végétal ». Le metteur en scène, qui est codirecteur de l'ESCA avec Tatiana Breidi, livre également quelques informations sur ce qu'il attend de la journée : « Quand vous lisez le texte, ce n'est pas le personnage qui lit, c'est vous. Entre deux répliques, il n'y a pas de psyché. Il n'y en a pas non plus sur la feuille. La seule psyché, c'est celle de l'acteur ou de l'actrice sur le plateau. Une fois qu'un acteur ou une actrice a rencontré le texte arrive une psyché. Et elle est ensuite la projection que le public peut faire. »



FABLE SUR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

La parole est aussi laissée à Fabrice Melquiot. Auteur reconnu des écritures théâtrales contemporaines, il a participé à un workshop

de trois jours au printemps dernier afin de mieux connaître les interprètes du spectacle et de leur écrire une partition qui *« parte d'eux, même s'ils ne sont pas le sujet de la pièce »*. L'intrigue se situe dans l'enceinte d'un cimetière assez sauvage, accueillant un bois, au cœur de la capitale suédoise. Deux guides touristiques y organisent des voyages spécifiquement adressés à des touristes français. Ces derniers se caractérisent par leurs névroses très prononcées, et un certain mal-être. Au fil de la lecture de la pièce, on comprendra que les guides sont des vampires, et que la pièce est une fable sur la société française d'aujourd'hui. *« Je trouvais inspirant d'évoquer la France d'aujourd'hui dans un lieu qui lui est extérieur. Le Songe d'une nuit d'été, de Shakespeare, n'est jamais loin. C'est devenu une pièce d'appui, précise Fabrice Melquiot. Elle est complexe à appréhender, car elle convoque le fantastique, le politique, la comédie amoureuse... C'est la pièce qui se détache le plus*

Essais sur la scène du Studio, dans le décor d'une corte blanche proposée à un apprenti de l'école.



de la notion de genre, et je pense que le lieu de la forêt, placé au cœur de la nuit, permet de s'affranchir de cette notion.» Les questions adressées à l'auteur portent notamment sur le tempérament des vampires présents dans la pièce. «*La présence des vampires m'intéressait parce qu'ils sont à la fois dans la mort et dans la vie. Je trouve la figure du vampire terriblement contemporaine. C'est un être profondément mélancolique, et c'est relié à sa possible éternité. C'est la mélancolie du temps passé sur terre et du temps passé au meurtre.*» Les apprentis comédiens et comédiennes échangent avec l'auteur et le metteur en scène sur les différentes figures de vampires qu'ils ont rencontrées par le cinéma, de *Entretien avec un vampire*, de Neil Jordan, à *Only Lovers Left Alive*, de Jim Jarmusch. Paul Desveaux précise ses intentions de metteur en scène : «*Cela doit convoquer une sorte d'enquête dans l'esprit des spectateurs et spectatrices sur ces vampires.*»

L'ensemble de la distribution : Rosa Pradinas, Maëva Pinto-Lopes, Alexis Ruotolo, Johmereena Baro, Maïa Laiter, Côme Paillard (au centre). Anne Le Guemec et Simon Rodrigues Pereira (fond de scène à gauche). Ilan Benattar, Valentin Campagne et Omar Mounir Alaoui (fond de scène à droite).

DES QUESTIONS ET DES RIRES

Après la lecture de chaque scène, les comédiens et comédiennes s'expriment sur leurs difficultés de compréhension parfois, posent des questions sur le texte ou sur de potentielles idées préalables de mise en scène. Souvent, les rires fusent, comme lorsque Alexis Ruotolo lit comment son personnage raconte ce que son nom lui a coûté socialement : «*Un nom difficile à porter, Émile Louis.*» Ou lorsque l'un des personnages s'exprime en citant uniquement des slogans publicitaires. Une scène, durant laquelle les personnages découvrent les tombes de personnes connues encore vivantes, est particulièrement travaillée du point de vue de l'intonation.



Fabrice Melquiot et Paul Desveaux.

Durant la journée, cette lecture est rythmée par des discussions autour des inspirations du spectacle. Dans l'après-midi, la costumière, Philippine Lefèvre, montre des photos qui l'inspirent pour imaginer des silhouettes très contemporaines de vampires. Plus tard, Paul Desveaux fait écouter différentes références musicales que la pièce convoque chez lui. La musique sera créée par le compositeur Emmanuel Derlon.

Ce jour-là, le chorégraphe Jean-Marc Hoolbecq est également présent, car Paul Desveaux souhaite ponctuer le spectacle de moments dansés. Dans l'équipe d'interprètes, seule Anne Le Guernec est déjà professionnelle. Tous les autres sont alternants, puisque l'ESCA est la seule école à former pendant trois ans ses élèves sous le statut d'apprentis, et donc rémunérés pendant leur formation. Ils travaillent sur des spectacles

comme sur des cartes blanches que l'école leur offre. Chaque promotion compte une quinzaine d'apprentis et les projets, comme *Lost in Stockholm*, mélangent les jeunes interprètes des trois promotions. Ce projet présenté sur seize dates à Asnières-sur-Seine pourrait avoir vocation à tourner, d'autant que les spectacles des écoles semblent aujourd'hui s'affranchir de cette étiquette. ♦

À VOIR

Lost in Stockholm, de Fabrice Melquiot, mis en scène par Paul Desveaux. Du 27 février au 23 mars au Studio - ESCA à Asnières-sur-Seine (92).

LA TERRASSE - publié le 28 février 2025

Les alternants de l'ESCA et Paul Desveaux montent *Lost in Stockholm* de Fabrice Melquiot : un périple rocambolesque aux confins de l'absurde



STUDIO | ESCA / TEXTE
DE FABRICE MELQUIOT /
MISE EN SCÈNE ET
SCÉNOGRAPHIE DE PAUL
DESVEAUX

En honorant la commande du Studio | ESCA, l'auteur Fabrice Melquiot signe une pièce surprenante qui invente quasiment un nouveau genre dramatique aux confins du tragi-comique et du fantastique. À cette extravagance littéraire répond une mise en scène exigeante et non moins inspirée de Paul Desveaux. Une expérience à vivre.

Le terme d'expérience, choisi par Tatiana Breidi et Paul Desveaux, co-directeurs du Studio l'Esca pour signifier l'engagement programmatique de l'École Supérieure des Comédien-ne-s par l'Alternance sur le terrain de la fabrication d'un théâtre contemporain, n'a peut-être jamais été autant pris au sérieux. Troisième invité, après Samuel Gallet et Pauline Sales, dans ce cycle de productions originales sur commande, le poète, romancier et dramaturge Fabrice Melquiot profite à plein de l'aubaine expérimentale pour écrire une pièce d'une créativité foisonnante, inventant un théâtre de « fantasy ». *Lost in Stockholm*, en frayant avec l'absurde, le merveilleux, le catastrophisme burlesque, l'imaginaire fantastique, le poétique déjanté, narre les péripéties d'un groupe de touristes en mal d'évasion, en quête d'un ailleurs, d'un meilleur. Le pire n'est pas loin. En suivant ce fil conducteur rocambolesque sur le fond d'une critique de notre société moderne, l'auteur, dont on connaît la propension

philosophico-poétique, interroge ici et maintenant – non sans humour – notre rapport au temps, à l'espace et aux univers parallèles, au vrai, au faux, et à la vraisemblance.

Un jeu aussi nuancé qu'efficace

Comment donner forme scénique à la richesse et à l'excentricité du propos, frictionnant entre le réel et l'irréel ? Le choix d'un minimalisme scénographique et d'un réalisme poétique a été fait par Paul Desveaux. L'action, qui nous saisit d'entrée de jeu, est recentrée sur le lieu de destination des protagonistes partis à l'aventure avec ce très « créatif » tour operator suédois, qui tient ses clients dans l'ignorance de leur destination finale : le cimetière boisé de Stockholm. Quelques pierres tombales stylisées peuplent le plateau. Et ne le quitteront pas. Un grand écran en fond de scène image la course lunaire, rythmant le développement de l'intrigue. Le cadre est conçu pour libérer les possibilités du jeu dans toute la gamme ouverte par la pièce. Quant aux jeunes acteurs de l'Esca, invités à faire entendre toutes les nuances d'une partition difficile parfaitement maîtrisée par le metteur en scène, ils se saisissent avec enthousiasme et brio de l'opportunité offerte en déployant leurs indéniables qualités d'interprète. Au milieu d'eux, la comédienne Anne Le Guernec, est égale à elle-même, aussi subtile qu'efficace. Tout nous entraîne, jeux de lumières (Laurent Schneegans), chorégraphie (Jean-Marc Hoolbecq), costumes (Philippine Lefèvre), musique (Emmanuel Derlon), à saisir la portée métaphorique surréaliste de cette fable très contemporaine.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

LOST IN STOCKHOLM TROUVE LE TALENT DES ÉLÈVES DE L'ESCA

par Véronique Giraud



LOST IN STOCKHOLM. La comédienne Anne Le Guernec au côté des élèves de l'ESCA. © Laurent Schneegans

Fabrice Melquiot s'est nourri des histoires des élèves de l'ESCA pour écrire un texte jubilatoire où l'absurde est exalté par la peur. Paul Desveaux, qui met en scène avec brio dix comédiennes et comédiens de la promotion, réalise avec *Lost in Stockholm* un moment rare et salutaire de tragi-comédie.

Les élèves de l'ESCA Studio d'Asnières ont bien de la chance. Avoir Fabrice Melquiot pour auteur, et Paul Desveaux pour metteur en scène... A moins que ce soit l'inverse ? Que l'élan des nouvelles générations de comédiens renouvelle l'inspiration de ces talentueux auteur et metteur en scène ? Quoiqu'il en soit, et malgré les rumeurs alarmantes qui agitent le théâtre en France, cette joyeuse collaboration donne à jouer, à entendre et à voir *Lost in Stockholm*, une tragi-comédie qui exprime le drame et la drôlerie de la perte des repères de nos vies.

Le rideau, transparent, diffuse le film d'un groupe aux yeux bandés suivant en file et dans la neige un guide aux allures de viking. Un écran en fond de scène donne un autre aperçu de leurs pas hésitants dans le manteau blanc. Entre les deux, derrière le rideau, les marcheurs attendent. Lorsque le rideau s'écarte, les six personnages s'interrogent sur l'endroit où ils se trouvent. Ils ont les yeux bandés. Vient l'inquiétude, la peur, le regret pour certains de s'être engagés dans cette aventure mystérieuse que leur a vendu un tour opérateur suédois *Sverige Creative Travel*. Leur guide, dont ils ne comprennent pas la langue, s'adresse à eux avec brusquerie. Se sentant offensés, certains menacent d'ôter leur bandeau mais ne le font pas. C'est seulement lorsque le guide les autorise à l'enlever qu'ils découvrent qu'ils sont... dans un cimetière.

Ces premières minutes, perturbées par les attaques intempestives de mouches noires, donnent le ton à la fois terriblement eschatologique et absurdemment humain de ce qui va suivre. Le texte, diamant aux mille facettes sorti de l'imaginaire de Fabrice Melquiot, a été serti dans trois jours d'échange et de confessions avec les élèves-apprenti.es du Studio Asnières et la comédienne Anne Le Guernec. Le bijou va à chacun des comédiennes et comédiens qui, pour la première de la pièce, se glissent dans leurs personnages avec bonheur.

Une école unique.

Après Samuel Gallet et Pauline Sales, c'est à Fabrice Melquiot que Paul Desveaux a passé commande. Le dramaturge et le metteur en scène se connaissent bien et s'estiment, ils ont travaillé plusieurs fois ensemble. Cette fois la demande d'écriture a un contexte singulier, elle s'adresse à dix apprentis comédiens de l'ESCA (École Supérieure de Comédien.ne.s par l'Alternance) Studio d'Asnières que Paul Desveaux dirige depuis 2020 au côté de Tatiana Breidi. Le metteur en scène, qui s'est engagé passionnément dans l'aventure de cette école unique, auprès de jeunes gens qui, sans ce statut de l'alternance, auraient peut-être dû se détourner de leur désir de jouer, de mettre en scène.

Dramaturgie et mise en scène unies par la jeunesse.

Pour *Lost in Stockholm*, dix de la promotion ont donné un peu de leur histoire pour alimenter la pièce. L'alchimie donne la force poétique d'un texte qui nous parle d'aujourd'hui, de la jeunesse et se moque des travers comi-tragiques de notre société, et embarque du même coup toutes les générations. Encouragé par la folie contagieuse du texte, Paul Desveaux réalise une mise en scène qui sert les échanges entre les jeunes voyageurs. La surprise, le regret pour certains de s'être embarqué dans une aventure mystérieuse, l'inquiétude, la colère, le désarroi amène chacune et chacun à dévoiler leurs failles, puis à faire face aux incursions autoritaires et souvent incompréhensibles des deux guides, et aux apparitions de deux créatures hors sol. Ces va et vient, menés à un rythme endiablé et parfaitement maîtrisés spatialement, guident le sens et l'évolution dramaturgique. Les échanges, souvent drôles, conduisent à tenter de trouver une logique régissant un monde parsemé de tombes. Mais l'idée d'une logique est vite abandonnée pour se laisser entraîner par les élucubrations de ces personnages. Le plaisir du voyage en groupe, l'assurance d'être pris en charge, dorloté, d'en apprendre un peu sur l'étrange est ici complètement dépassé par l'incertitude ambiante d'une destination dérangeante. Ça n'évoque rien pour vous ?

Véronique Giraud

DE LA COUR AU JARDIN - publié le 28 février 2025



Ah la Suède !

Ses tunnbröden et ses knäckebröden, ses saumons plus ou moins fumés, ses groupes pop aux longs cheveux blonds et au nom de spécialité tripière, ses meubles à la notice des plus compliquées...

Et ses mouches noires...

C'est en effet piqués à de multiples reprises par ces scandinaves diptères que ces six jeunes français se retrouvent dans un mystérieux bois aux alentours de Stockholm...

Que font-ils là ?

Ils participent à un étrange voyage organisé par une mystérieuse agence de travel planning, représentés par deux étranges guides qui les accompagnent.

Qui sont véritablement ces guides ?

Qui sont également ces étranges fossoyeurs qui surgissent de deux tombes, armés d'une pelle évocatrice ?

Pour cette nouvelle commande d'écriture à destination des étudiants du Studio ESCA d'Asnières, Paul Desvaux a demandé à Fabrice Melquiot d'écrire un texte à destination des dix apprentis-comédiens de la promotion.

Après Samuel Gallet et Pauline Sales, qui avaient eux aussi été priés de se livrer à une précédente commande, le dramaturge et poète a donc été invité au printemps dernier à passer trois jours en compagnie des jeunes gens, non seulement pour faire connaissance, mais surtout tirer de cette rencontre matière à écrire la pièce, collant au plus près des personnalités multiples de ce groupe.

Nous voici donc à Stockholm, pour une épatante comédie dramatique, qui va mettre en scène plusieurs mondes.

Le monde des vivants, le monde des morts, et le monde de la décohérence quantique de ceux qui sont à la fois vivants et morts.

Par le biais de son écriture unique et singulière qui en fait l'un de nos auteurs

contemporains les plus lus et les plus appréciés, Fabrice Melquiot nous propose une sorte de quête un peu étrange, un buddy-movie initiatique. Initiatique pour les six personnages et leurs mystérieux hôtes, mais surtout initiatique pour nous autres, spectateurs, qui, durant les deux heures de ce spectacle, allons être finement interpellés par ce récit fantastique.

Au fond, ici, nous allons être amenés sur la réalité des choses, la physique quantique remettant en question toutes les certitudes acquises depuis des millénaires, nous allons devoir nous interroger sur nous-mêmes, comme le feront les six personnages-randonneurs de la pièce, qui trouveront, ou non, des réponses à leurs interrogations devant la tombe de la très feu Greta Garbo.

Le prix à payer pour ces réponses ? Je vous le laisse découvrir.

Durant ce spectacle, de manière très subtile, sont abordées des questions fondamentales concernant nos pauvres et dérisoires existences, au sein de notre pays qui ne l'est pas moins, si l'on en croit le jubilatoire réquisitoire dressé par les travel planners suédois.

Les « petits français » seront étrillés de manière tout à fait réjouissante.

Il est souvent question de se moquer de nos défauts, qu'ils soient physiques ou mentaux (où le faire, si ce n'est au théâtre, n'est-ce pas, Messieurs Jean-Baptiste ou William ?).

La figure du loser, ce personnage propre à faire rire, est lui aussi omniprésent. Et puis des moments politiques au sens noble du terme, des propos philosophiques seront abordés, toujours par le prisme de l'incertitude et surtout de l'intensité à vivre, qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Pendant ces cent-vingt minutes, les dix jeunes gens vont nous enchanter, purement et simplement.

Va régner, et ceci est de plus en plus rare, un réel esprit de troupe, avec une énergie et un engagement qu'on aimerait voir beaucoup plus souvent sur certaines scènes.



Crédit photo Yves Poey

Les « apprentis-comédiennes et comédiens », mis en scène par Paul Desveaux, vont nous régaler. Leur envie de jouer, de prendre du plaisir, de nous faire rire, de nous émouvoir est tellement palpable.

Une véritable fraîcheur se dégage en permanence, toujours au service d'une justesse irréprochable. Une vérité de tous les instants émane de cette entreprise artistique, qui nous permet de savourer la qualité du texte de Melquiot.

Le metteur en scène a donc utilisé le registre de la farce parfois macabre pour monter le texte.

En utilisant le corps des comédiens, au même titre que leur capacité à dire les mots. Les corps sont mis à rude épreuve, les corps qui courent, tombent, se relèvent, s'étreignent, se frappent ou dansent. (Les chorégraphies de Jean-Marc Hoolbecq sont très réussies, elles aussi.)

Il y a parfois une dimension Comédie dell'Arte dans tout ceci, une dimension qui fait fonctionner nos zygomatiques à plein régime.

De grandes scènes de comédie nous attendent, qu'elles soient collectives, ou qu'il s'agisse de monologues réjouissants.

On en redemande !

Vous l'aurez compris, il faut impérativement aller applaudir ces jeunes gens qui nous donnent leur leçon à eux d'un très beau théâtre.

Au final, ces deux heures qui filent à toute allure laissent une délicieuse impression. Comme il est réjouissant de constater que la transmission des codes et de jeu théâtraux fonctionne à merveille et que des auteurs et des pédagogues œuvrent à faire perdurer !

Il faudra suivre avec attention la carrière des dix jeunes gens présents hier sur le plateau du Studio !

Yves Poey

À travers ce voyage fantasmagorique aux frontières du réel, Fabrice Melquiot explore la porosité entre les mondes, aux franges du temps et de l'espace, de manière aussi passionnante que virtuose. Il interroge dans le même temps la déliquescence de notre société et ses travers.

Il n'y a d'aveugle que celui qui ne peut mais aussi ne veut voir. C'est dans un rapport au réel perturbé, en acceptant une règle de cécité proposée par des guides pour le moins étranges, que des touristes français participent à un voyage en Suède d'un genre particulier. Effrayés de se retrouver dans l'obscurité, un bandeau sur les yeux, et saisis de terreur, ils débarquent dans le lieu choisi, pour l'occasion, par les maîtres à qui ils ont confié leur destinée : un cimetière. Perdus, erratiques, ils paniquent tout en s'interrogeant sur l'aveuglement volontaire qu'ils ont accepté et sur la porte que cette permissivité a ouverte. Laisser faire est une forme d'engagement qui ne dit pas son nom et l'on perçoit les prolongations d'une telle attitude dans la vie quotidienne. Ce principe de double lecture, qui explore les intervalles de sens cachés dans les mots, gouvernera la pièce.

Trois groupes de personnages composent le parcours en eaux troubles de ce voyage peu commun, où l'imaginaire et le fantasme occupent la première place. Aux « touristes » et à leurs « guides », dont on appréciera la richesse polysémique, l'auteur adjoindra un duo de fossoyeurs philosophes. Ils dissenteront de manière aussi cocasse que scientifiquement documentée sur l'état de l'univers et sur la place des hommes dans le monde. Un mélange réjouissant mais explosif à tous les étages.



Des touristes englués dans leur réalité

Les « touristes » ici convoqués ont tous des comptes à régler avec leur « réalité ». Seuls ou en couple, ils sont un raccourci d'humanité, poussés à ce voyage « exotique » par un désir d'évasion de leur quotidien. Tous souffrent de quelque chose : c'est un bégaiement handicapant pour l'une, renforcé par un nom de famille sujet à moquerie ; un cordon ombilical jamais coupé avec une mère intrusive pour un autre ; un échec de couple qui passe par des embarras gastriques ; une timidité et un isolement de toujours, renforcés par un nom de tueur en série – un comble alors qu'adulte, ce même personnage dort encore avec sa peluche ; un deuil qui ne passe pas dans un corps d'agitée du bocal qui ne s'exprime qu'à travers des slogans publicitaires.

Une bande de « losers » comme le leur assènent les guides qui les ont pris en charge, qui perdent leur vie dans un non-accomplissement. Vivants, il sont déjà morts. Des ratés, des moins que rien, des paumés de la vie, des indécorables, des pas sauvables, comme un échantillon représentatif de l'humanité. Dans la mise à nu qui s'effectue au fil de la pièce, on les verra se révéler et évoluer tout en restant cependant les victimes désignées et emblématiques d'un jeu qui leur échappe.



Des « guides » quelque peu directs et tyranniques

Ceux qui les mènent sont pour le moins inquiétants, sanglés dans leur blouson de cuir noir, avec leur jovialité feinte, leur raideur et leur parler autoritaire. Leur diction, lourdement articulée, détache toutes les syllabes des mots et donne tout son poids aux ordres qu'ils assènent. Leur ton ne souffre pas la contestation. Ils sont les *dei ex machina*, les maîtres impérieux et tout-puissants d'un jeu que les touristes ont accepté de jouer quoi qu'il leur en coûte, et pas seulement financièrement – la suite montrera qu'ils y engagent leur vie même. Ils ont fait miroiter à leurs victimes en puissance une

carotte d'importance : la promesse d'un pique-nique sur la tombe de Greta Garbo. Dans le cimetière où ils ont entraîné leurs « clients », ils sont chez eux, dans leur domaine, le royaume des morts, où ils règnent en despotes.



Des fossoyeurs insolites

De terre, sortis des tombes, sont apparus des mains, puis des bras, à la manière dont, dans *la Nuit des morts-vivants*, les bras des trépassés se tendent derrière une porte pour tenter de saisir les vivants. Ceux qui émergent des tombeaux sur la pelle à la main, et malgré l'atmosphère délétère et angoissante du début de la pièce, ces fossoyeurs sont figures d'opérette. En décalage avec l'atmosphère dramatique qui règne dans le cimetière à mesure que la lune – pleine, évidemment – se lève pour inonder l'arrière-plan, ils introduisent une note comique. Ils rappellent à leur manière leurs semblables qui, dans *Hamlet*, creusent la tombe d'Ophélie. Comme eux, ils apportent un contrepoint humoristique, une touche comique à l'angoisse qui monte.

Eux aussi sont « bizarres ». Comme les autres, ils semblent décalés. Parce qu'ils n'ont pas le langage de ceux qu'ils prétendent être, que leur vocabulaire et leur phrasé sont plus riches, plus choisis, que leur conversation détonne par rapport à leur fonction. Ils entonnent en effet l'antienne bien connue du « Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? », assortie de considérations sur l'au-delà de l'homme, la création du big bang, les soupes de particules ou le retour à la nature. Insolites, ils philosophent, entre Einstein et Henry David Thoreau, sur les valeurs relatives du passé, du présent et du futur, dissertent sur les fonctions de la pensée et de l'action, sur le là-bas et l'ici et sur les dimensions de l'espace et du temps tandis que les touristes jouent avec leurs guides au jeu de la vérité et du mensonge. Au spectateur de faire sa pelote dans ces portraits de groupe qui se côtoient, chacun avec son niveau de langue, chacun avec son

univers propre, pour en tirer la ligne directrice qui chemine en zigzag entre la pluralité des sens de la vie et de la mort.



Un spectacle inscrit dans une démarche de formation-création

Si le texte est un régal d'intelligence et d'humour, il est aussi porté avec allant et enthousiasme par le groupe de jeunes comédiennes et comédiens – seule l'actrice incarnant la guide suédoise est professionnelle confirmée – pour lequel il a été créé. Car l'une des particularités du spectacle tient à son processus de création, initié par le Studio ESCA, École Supérieure d'Art Dramatique en résidence à Asnières-sur-Seine, dirigé par Tatiana Breidi et Paul Desveaux. L'école pratique une formation par alternance associant enseignement du théâtre et travail de terrain dans le but d'accompagner les apprentis actrices et acteurs entrés à l'école vers la professionnalisation.

Depuis 2023, le dispositif s'est enrichi d'un projet destiné à les familiariser avec la création contemporaine en les associant à l'élaboration d'une commande d'écriture confiée à un auteur ou une autrice. Celui-ci ou celle-ci a pour mission d'écrire, pour la douzaine de comédiens concernés par le projet, la troupe éphémère de l'école, une pièce dont le sujet émane de la rencontre auteurs-comédiens. C'est ainsi que *Lost In Stockholm* de Fabrice Melquiot succède aux créations de Samuel Gallet et de Pauline Sales.



Une élaboration qui déborde du cadre de son seul projet

C'est de trois jours de rencontres qu'émerge le projet de la pièce, durant lesquels Fabrice Melquiot se familiarise avec la personnalité des interprètes, avec leurs références culturelles et artistiques, avec leurs envies. Non pour faire du texte un reflet de ce qu'ils sont mais pour puiser dans leurs potentialités la matière du spectacle. Ainsi s'empilent les considérations sur la vie d'aujourd'hui, les inquiétudes générées par l'époque contemporaine, les dérives nées de l'idée de perdre sa vie, dans toutes les acceptations de l'expression. La silhouette du vampire, figure noire et mélancolique à la croisée de la mort et de la vie, outre qu'elle s'inscrit dans l'air du temps, y trouve naturellement sa place. Des réflexions plus spécifiques sur la volonté de faire éclater les genres au théâtre – comédie, drame, fantaisie, fantastique – ou la référence, pour Fabrice Melquiot, au *Songe d'une nuit d'été* viennent s'ajouter à l'ensemble pour donner forme à ce spectacle inclassable qui se joue des frontières.

Au travers de la lecture de la pièce et des questionnements liés à l'interprétation possible des personnages se dessine, pour les jeunes interprètes, la conscience de la distinction entre être et interpréter et de la manière dont l'être interfère avec l'interprétation dans la lecture même du texte. Mais ce qu'il convient de souligner, c'est que la réalisation du spectacle, comme les développements mentionnés plus haut le

disent, excède de beaucoup la seule utilité de la valeur d'apprentissage. Exercice de haute voltige, *Lost in Stockholm* offre un séduisant tremplin à la puissance expressive et poétique du jongleur surréaliste qu'est Fabrice Melquiot. Ce jeu de miroirs fascinant où portrait sociétal, non-sens, vérités scientifiques et fantasme se donnent la main, est mené avec brio par la fine équipe dirigée par Paul Desveaux, ce qui le porte bien au-delà de l'exercice de style. Et, même si l'on peut penser que certains ajouts chorégraphiques ne s'imposent pas, *Lost In Stockholm* mérite non seulement d'être vu, mais aussi de tourner.

Sarah Franck



Crédit photos Laurent Schneegans

Piano-Panier - publié le 7 mars 2025

Derrière le rideau de fil blanc qui sépare le rationnel de l'irrationnel, on distingue quelques stèles disséminées du « cimetière boisé de Stockholm »

Un groupe de touristes avance cahin-caha comme les aveugles de Bruegel, en file cahotante et la main sur l'épaule du prédécesseur : six Français anxieux, yeux bandés dans le *Skogskyrkogården*, le-dit « cimetière boisé », cornaqués par deux grands et toniques travel planners. Un chagrin d'amour, le deuil d'un jeune frère, une thérapie de couple, plusieurs crises existentielles et autres dépendances aux psychotropes, à sa môman ou au déni de réalité... : on n'a pas lu le catalogue promotionnel de l'agence de voyage *Sverige Creative Travel*, mais le public cible semble avoir bien besoin de changer d'air ! Alors, quoi de mieux pour retrouver le sens de la vie qu'une bonne expérience scandinave mêlant nature, culture, fromage en tube, épreuves physiques et saine camaraderie de nuit dans un cimetière boisé ?

Tatiana Breidi et Paul Desveaux, les codirecteurs du Studio | ESCA s'attachent à « inscrire le Studio | ESCA au centre de la fabrication d'un théâtre contemporain, non seulement en confiant l'écriture d'une pièce à un.e auteur.rice confirmé.e, mais aussi en choisissant des sujets qui pourraient questionner notre temps ».

Les jeunes interprètes sont ainsi plongés au cœur de l'élaboration d'un texte.

Après Samuel Gallet (*En répétition – Expérience #1* de Samuel Gallet a été publié le 18 janvier 2024 aux Éditions Espace 34.) et Pauline Sales, c'est Fabrice Melquiot qui rencontre les apprenti.e.s et la comédienne Anne Le Guernec. Trois jours de dialogues et de travail. De leurs confessions, photos, anecdotes et envies partagées, l'auteur nourrira une farce métaphysique, métaphore légèrement dépressive et très drôle de la société française actuelle.

Le duo de travel planners suédois se tient droit, articule net et pense pragmatique ; les Français se chamaillent, trébuchent, se relèvent, re-trébuchent et se plaignent de tout ; les fossoyeurs, jumeaux vampires élégants, mélancoliques et quantiques, creusent des tombes, philosophent, oublient ou se souviennent.

Jumeaux quoi ? ah, oui, hum, je n'avais pas précisé : nous sommes dans le cimetière boisé de Stockholm, y résident évidemment quelques vampires et les pullulantes mouches noires typiques de la région.

Les vivants et les ni vivants ni morts se croisent et se télescopent sur les chemins initiatiques de ce lieu des morts, les uns comme les autres à la recherche de la source de leur vitalité.

Les Français égarés dans leurs tourments psychologiques en quête de mieux-être se sont remis entre les mains vigoureuses des *tour operators* de l'agence *Sverige Creative Travel*.

Chacun perdu dans son trouble émotionnel ou psychologique, ils tâtonnent de l'esprit et du cœur comme ils tâtonnaient plus tôt yeux bandés pour trouver où poser leurs pas. Les 2 heures de la pièce (qui passent bien vite !) leur laisseront le temps d'avancer sur leur chemin, et entrevoir ou construire des issues possibles. Les Suédois, eux, savent d'où ils viennent, ce qu'ils veulent et comment l'obtenir... Déambulation erratique contre pas de charge. On verra bien qui atteindra son but !



« C'est quand même dommage qu'on ne puisse pas être heureux », dit Emile Louis, qui vit mal son patronyme.

Dans ce conte contemporain, on goûte l'écriture qu'on aime de Melquiot, son prosaïsme et sa poésie, si habile à restituer la trivialité comme à instiller du lyrisme, et on apprécie qu'elle aille ici musarder plus franchement sur les rives de la comédie qu'à l'accoutumée.

Le langage est quasiment un sujet en soi de cette pièce dont on savoure le malin et réjouissant travail sur l'oralité. Chaque groupe a son propre registre linguistique, permettant d'astucieux jeux de contraste : la langue quotidienne, familière, très spontanée, des Français, chacun dans son style ; le français des tour operators délicieusement déformé de barbarismes et d'approximatives traductions littérales; les échanges sophistiqués et aériens des fossoyeurs vampires, clowns blancs qui citent comme si de rien n'était Einstein et Thoreau, dissertant sur la relativité de l'espace-temps et l'opposition (ou non) de penser versus agir, et s'interrogeant sur la condition humaine et le menu de ce soir.

Au commencement était le verbe, et l'on rit et philosophe de bon cœur dans cet étrange et bavard espace game aux protagonistes farfelus. Mais le corps a la part belle aussi, et la mise en scène de Paul Desveaux est alerte et physique, tout en mouvements, chutes, courses, enlacements et frictions, sac et ressac du groupe s'atomisant ou se ressoudant au gré des épreuves. Il a aussi accordé à ses interprètes (et son public) quelques parenthèses joliment chorégraphiées par Jean-Marc Hoolbecq,

rafraîchissantes comme une page blanche entre deux chapitres ou une lamelle de gingembre entre deux sushis.

Les comédiens sont encore en apprentissage – à l’exception d’Anne Le Guernec, qui incarne la suédoise Agneta et a étoffé la troupe de son expérience : l’épreuve du plateau fera bientôt gagner en liberté de jeu à certains qui sont encore un peu appliqués, mais on reçoit avec délectation le talent de cette troupe issue de la formidable pépinière qu’est l’ESCA. Coup de cœur personnel pour les interprètes d’Emile Louis, Antoine et Lola, mais toute l’équipe est fantastique, on aime la plasticité de leur jeu, leur rigueur mais aussi la générosité de leur engagement physique, la justesse de leur incarnation et le plaisir qu’ils ont à habiter leurs personnages et la scène.

Au-delà d’un travail d’école, et du régal de découvrir ses interprètes plus que prometteurs, c’est un vrai spectacle abouti auquel on assiste, une comédie métaphysique, jouissive, décalée et stimulante, à voir aussi avec des adolescents, qui apprécieront la drôlerie et le rythme du spectacle, autant que la fougue et la jeunesse des interprètes.

Marie-Hélène Guérin

Hottello - publié le 10 mars 2025

*Lost in Stockholm, expérience #3, texte Fabrice Melquiot,
mise en scène et scénographie Paul Desveaux, à l'ESCA d'Asnières*



Saluons pour la troisième fois l'initiative de Paul Desveaux de faire appel à une commande d'écriture pour le spectacle des apprentis comédiens du Studio Théâtre / ESCA d'Asnières. Il rappelle la nécessité d'un texte pour faire advenir le théâtre alors que les écrivains francophones ne sont pas tant montés que cela. Après Samuel Gallet, Paulines Prades c'est Fabrice Melquiot qui s'y colle. Sa pièce *Lost in Stockholm* est née d'une rencontre prolongée avec ses futurs et jeunes interprètes, se nourrissant de leurs échanges et en l'occurrence d'une forme de jeu sur les peurs et les fantasmes inhérents à notre société de confort et de bien être apparent.

Lost in Stockholm pourrait être une comédie shakespearienne sauf que la forêt d'Ardenne est remplacée par le Stogskyrkogården, à la fois forêt et cimetière de Stockholm, un lieu forcément propice aux cérémonies sabbatiques et aux terreurs nocturnes. Une petite troupe de jeunes touristes français, comme la petite cour de « As you like it », est entraînée, les yeux bandés, dans ce lieu magique et inquiétant par Agnetta et Ingemund Johnasson. Deux travel planners suédois plutôt machiavéliques et pervers qui s'avèreront être des émules de Nosferatu, secondés par deux fossoyeurs au coefficient intellectuel hors du commun, peut-être des fruits de l'IA plus que d'*Hamlet*. Les deux travel planners organisent des séjours de remise en forme psychologique, si l'on peut dire, guérison définitive garantie.

Cette fantasmagorie s'inscrit heureusement dans le temps présent et exploite les peurs d'aujourd'hui comme celle des invasions d'insectes, pas tout à fait irréalistes et très présentes dans les films d'horreurs. La démangeaison, c'est un fléau et cela abîme le corps et l'esprit. Mais ce sont les peurs et les blessures intimes que Fabrice Melquiot a gentiment tirées de la pelote emmêlée de la psyché des huit jeunes gens.

Se moquer de soi-même autant que de la tyrannie des images d'un beau corps et d'une tête épanouie. Dans cette fable, chacun et chacune exhibe ses complexes, frustrations,

phobies qui l'empêchent d'atteindre équilibre et confiance en soi. L'une est atteinte de bégaiement chronique, l'autre pleure son échec amoureux et ses chiens adorés, l'un a du mal à se débarrasser du nom d'un tueur en série et appelle longuement sa maman au grand dam de sa compagne, alors que leur couple bat de l'aile, un autre s'enferme sur lui-même.

Aussi facétieux et foutraque que cela paraisse, les apprentis sous la houlette d'Anne Le Guernec se tirent fort bien de cette embuscade suédoise. Et même si le prologue est un peu tortueux, on se laisse attraper par l'atmosphère enjouée et parfois sarcastique de la pièce qui recèle bien des pièges et des chausse-trappes inattendues. Chaque comédien y va de son histoire à la fois tendre et ridicule, jouant sur plusieurs registres avec un bel engagement.

Un travail qui pourrait occuper sans rougir une scène plus exposée tant il recèle de drôlerie et d'humour sous toutes ses facettes. De jeunes comédiens qui méritent vraiment un détour par Asnières.

Louis Juzot

Le Point - publié le 9 mars 2025

Théâtre : notre sélection de pièces à aller voir en mars

SÉLECTION. Quelle pièce voir en cette fin d'hiver ? « Le Point » vous aide à faire votre choix dans la multitude de spectacles à l'affiche.

« Lost in Stockholm » ★★★



Un groupe de touristes français découvre la capitale suédoise à la faveur d'un voyage à thème : une sorte de stage de remise en forme qui doit leur permettre de surmonter les difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie. Organisé par deux étranges *travel planners* travaillant pour l'agence Sverige Creative Travel, les vacanciers se font bander les yeux avant de débarquer dans le Skogskyrkogården : le cimetière boisé où a été inhumée la star hollywoodienne Greta Garbo.

Les choses vont alors déraiper. Attaqués par d'effrayantes mouches noires, les visiteurs vont plonger dans un univers inquiétant. Entre absurde et burlesque, le texte que Fabrice Melquiot a conçu pour les étudiants du Studio/Esca est une comédie grinçante. Une pièce pleine d'humour noir et de références à Aki Kaurismäki, qui réserve à la jeune troupe (Johmereena Baro, Valentin Campagne, Maïa Laiter, Anne Le Guernec, Omar Mounir Alaoui, en alternance avec Ilan Benattar, Côme Paillard, Maéva Pinto Lopes, Rosa Pradinas, Simon Rodrigues Pereira et Alexis Ruotolo) de beaux monologues. La mise en scène de Paul Desveaux, par ailleurs codirecteur de l'école avec Tatiana Breidi, mêle de manière très esthétique vidéo et chorégraphie.

Baudouin Eschapaspe